

Mémoires d'Algérie (7) Ashkénazes et Séfarades : la rencontre de deux judaïsmes

La fin de l'Algérie française, il y a 50 ans, a aussi eu un impact sur la communauté juive alsacienne : celle-ci s'est soudain enrichie de sa composante séfarade. Paroles de quelques « Juifs du soleil » établis à Mulhouse.

Un demi-siècle s'est écoulé, mais le soleil ne les a pas quittés. Alain, Jacob, Philippe, Marc et Claude entretiennent, quand ils se croisent, une chaleur très méditerranéenne. A fortiori quand il s'agit d'évoquer la grande affaire de leur vie : le déracinement de la terre algérienne.

« Tu veux embellir les choses ? Moi, j'aime pas les violons ! » Le ton monte, et redescend tout aussi vite. Les yeux ne cessent de sourire, même quand la voix joue la colère. Ce n'est pas une dispute, évidemment, juste une discussion entre amis heureux de se parler. Mais cette fougue permet de mesurer à quel point le contraste a pu être sévère, il y a cinquante ans, entre ceux qui sont venus du Sud et ceux qui les ont accueillis dans l'Est...

« Mes parents n'ont pas eu le choix »

« On était des Juifs exubérants, bruyants, des Juifs du soleil, raconte Philippe Hazout, 60 ans. Alors qu'ici, c'étaient des Juifs discrets, ca-



Alain, Jacob, Alain (bis) et Claude dans l'oratoire séfarade du centre communautaire de Mulhouse. Ils étaient enfants ou jeunes hommes quand leurs familles sont passées du Sud à l'Est. Photo Darek Szuster

chés, qui n'aimaient pas se montrer... »

Philippe, Alain, Jacob et les autres sont Séfarades. Leurs familles, comme celles des autres rapatriés, chrétiens et musulmans, ont débarqué en France métropolitaine au moment des accords d'Evian et de l'indépendance, en 1962, parce qu'elles n'avaient pas le choix. « A nous aussi, on nous a fait comprendre que c'était la valise ou le cercueil,

poursuit Philippe. Pourtant, nous n'avions pas de problèmes particuliers avec les musulmans : nous, nous n'étions pas des colons, mais des commerçants... »

Pour les « Indigènes », les Juifs algériens étaient inclus dans le groupe des « Européens », même si, en réalité, ils étaient Algériens depuis de nombreux siècles : depuis leur expulsion d'Espagne en 1492, voire même depuis la conquête romaine...

« On était là-bas avant les Arabes ! », s'amuse Marc Partouche, 63 ans.

Oui, mais voilà : dans cette nouvelle donne, l'ancienneté n'était pas un critère. Il fallut choisir la valise, et changer de destin. Pourquoi l'Alsace ? « C'était imposé, assure Marc. Tout le monde voulait rester dans le Sud, or le travail se trouvait plutôt dans le Nord ou dans l'Est. Mes parents n'ont pas eu le choix : ils ont été dirigés vers Mul-

house. » Et tant pis si le choc fut encore plus violent : « Le pays était froid, les gens étaient froids... » se souvient Jacob Sellam, 59 ans. Dans un premier temps, sa famille fut relogée dans l'ancienne synagogue de Dornach : « On y a vécu à une dizaine pendant deux ou trois mois. On avait installé des cloisons de bois pour avoir un peu d'intimité. Des gouttes tombaient du plafond... »

« Omen » vs « Amen »

Longtemps, ce qui sépare les deux communautés est resté plus visible que ce qui les rapproche. Jacob hausse de nouveau le ton : « Mon frère Michel avait une boucherie casher : pas un seul Ashkénaze ne venait chez lui ! » La méfiance a été vaincue, mais les différences demeurent, en particulier lors des cultes : les « Sudistes » lisent à haute voix, les autres à voix basse ; les premiers chantent, les autres murmurent ; ils disent « amen », les autres « omen »...

Aujourd'hui, dans le centre communautaire installé à l'ombre de la grande synagogue de Mulhouse, un couloir dessert deux oratoires : d'un côté, celui des Ashkénazes, de l'autre celui des Séfarades. Les deux pièces se ressemblent beaucoup, mais la seconde paraît plus colorée. « Le vendredi soir et le samedi matin, chacun prie de son côté, explique Jacob. Mais en semaine, comme il faut être un minimum de dix, on s'entraîne quand on a besoin de faire le nombre... »

Textes : Hervé de Chalendar

La phrase

« Au départ, il y eut un impératif d'hospitalité. Mais la découverte de l'autre a été un cheminement... »

Freddy Raphaël, à propos de l'accueil des Séfarades

Repères

- Les Ashkénazes sont des Juifs provenant d'Europe centrale et orientale. Les Séfarades sont les Juifs ayant adopté des formes rituelles propres aux Juifs originaires d'Espagne et du Portugal (l'étymologie du mot renvoie à la péninsule ibérique).
- Selon Jean Daltroff, on recense aujourd'hui quelque 30 000 Juifs en Alsace, dont 15 à 20 000 dans la région strasbourgeoise. La proportion entre Ashkénazes et Séfarades est globalement de deux tiers pour les premiers et d'un tiers pour les seconds.
- En Algérie, dans les années 50, la population juive se montait à environ 130 000 personnes, sur une population totale de 8,4 millions de personnes (dont 940 000 « Européens »). Selon Jean Daltroff, « la presque totalité de ces Juifs fut rapatriée en France ». On ne comptait plus que 1 000 Juifs en Algérie en 1971.
- Le 24 octobre 1870, le décret Crémieux, émanant du « gouvernement de la défense nationale », a accordé aux Juifs d'Algérie (« les Israélites indigènes des départements de l'Algérie ») la citoyenneté française. Ce décret a été révoqué brièvement par le maréchal Pétain : cette citoyenneté leur a été enlevée entre le 7 octobre 1940 et le 20 octobre 1943.

Le devoir d'hospitalité de la communauté strasbourgeoise

Les Juifs de Strasbourg ont bien mieux accueilli leurs frères d'Algérie en 1962 que ceux d'Allemagne ou Pologne dans l'entre-deux-guerres. Entre-temps, il y avait eu la Shoah...

« Un jour de 1962, vers midi, un millier d'enfants juifs sont arrivés en gare de Strasbourg, se souvient le sociologue Freddy Raphaël, alors étudiant. Ce n'étaient pas des orphelins, mais leurs parents, qui étaient encore en Algérie, voulaient les mettre à l'abri. Et bien, à six heures du soir, ils avaient tous trouvé un toit ! »

L'anecdote démontre que, à ce moment et cet endroit, la solidarité juive fut bien réelle. « Elle n'avait pas aussi bien fonctionné quand il avait fallu accueillir les Juifs venus de Pologne ou d'Allemagne avant la Seconde guerre », relève Freddy Raphaël. Mais la Shoah était passée par là... « Et le président de la communauté, René Weil, était un ancien d'Auschwitz. »

« À Strasbourg, l'accueil fut bien organisé, confirme en écho Jean Daltroff, qui a enseigné l'histoire pendant 35 ans à l'école juive Aquiba. Les leçons du passé ont été tirées, et les autorités juives de l'époque ont été bienveillantes ». René Weill, Joseph Weill, André Néher, Abraham Deutsch, Albert Hazan... Les différents leaders juifs



Jean Daltroff, historien : « À Strasbourg, l'accueil des Séfarades fut bien organisé... » Photo Jean-Marc Loos

de l'époque ont donné à leur communauté l'impulsion d'hospitalité.

Un important travail préparatoire a ainsi été mis en place pendant la première partie de l'année 1962. Et quand les premiers trains de « Séfaradims » sont arrivés en gare des Strasbourg, un comité baptisé Ajira (Aide aux jeunes israélites repliés d'Algérie) avait été créé et des synagogues et centres communautaires (dont le

principal, avenue de la Paix) avaient été transformés en centres d'hébergement.

« Avant 1962, à Strasbourg, il y avait environ 400 Séfarades sur une population juive d'environ 12 000 personnes, rappelle Jean Daltroff. C'étaient soit d'anciens libérateurs, soit des étudiants, soit des Juifs venus après les indépendances du Maroc et de la Tunisie. Et en une seule année, 2 000 personnes supplémentaires sont arrivées, c'est énorme ! À l'école

Aquiba, nous sommes passés de 400 à 650 élèves... » Ces nouveaux venus étaient en général, estime l'historien, « plus religieux, plus attachés aux coutumes, à l'étude »... À Strasbourg, au moins, ils avaient la garantie de pouvoir vivre leur judéité.

2 000 nouveaux arrivants

« Il ne faut pas avoir peur de rappeler la complexité de cette opération, reprend Freddy Raphaël. L'intégration a marché, mais elle n'est pas allée de soi. Il y avait des différences de culture, et un petit complexe de supériorité de la part des Strasbourgeois... C'est une rencontre, une estime qui ont dû se construire. »

Cinquante ans plus tard, Jean Daltroff retient d'abord de cet apport un chapelet de bienfaits : rajeunissement, dynamisme, diversité... La rencontre annoncée par Freddy Raphaël a bien eu lieu : il suffit de jeter un œil sur le carnet mondain du journal des communautés israélites du Bas-Rhin pour découvrir que les mariages « mixtes » ne sont plus du tout un problème.

■ À LIRE PROCHAINEMENT Jean Daltroff termine un livre (à paraître dans quelques semaines chez ID éditions) consacré à l'ancienne synagogue du quai Kléber, à Strasbourg, et aux Justes alsaciens.



Famille séfarade hébergée en 1962 dans les locaux d'un centre communautaire de Strasbourg. Archives Thiennot Klein

Par la volonté d'un Schneider...

C'est un Alsacien, ou au moins un proche Lorrain (il est né à Sarre-Union ou à Sarreguemines, les sources divergent), qui a baptisé l'Algérie. Dans une lettre datée du 14 octobre 1839, le général Virgile Schneider, alors ministre de la Guerre, demande que, dorénavant, « dans les communications officielles », ce territoire soit désigné sous le

nom d'Algérie, « dénomination plus simple et même temps plus précise » que celles qui avaient cours jusqu'alors : Berbérie, Régence d'Alger ou encore « Possessions françaises dans le Nord de l'Afrique »...

Ce sont les neveux de ce Schneider qui furent à l'origine de la dynastie d'industriels du Creusot.